

des articles, archéologique, épigraphique, chrono-typologique voire d'histoire de l'art, si elle renforce le caractère plaisant de l'ouvrage, en fragmente le contenu. Il aurait peut-être été préférable de rassembler les contributions archéologiques et de leur associer un catalogue où la chrono-typologie des objets aurait été discutée de manière thématique. Alors que l'ouvrage est très richement illustré, on regrettera également l'absence d'une carte générale du site, qui présenterait les phasages de la ville antique, mais aussi, associées, les découvertes *extra muros* et péri-urbaines. Pour autant, *Aleria et ses territoires* fait date. Il comble un vide historiographique (monographie de Jean et Laurence Jehasse en 1982 ; *Aleria ressuscitée : 40 ans de découvertes archéologiques* en 1997, et guide du site de Laurent Chabot en 2015) et offre une première synthèse magistrale des recherches publiées en revue ou dans la littérature grise des rapports d'opération.

Sébastien CLERBOIS

Johannes LIPPS (Ed.), *Peoples Abroad. Proceedings of the XVI<sup>th</sup> International Colloquium on Roman Provincial Art, April 9-13th 2019, Tübingen*. Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2021. 1 vol. broché, 21,5 x 30 cm, 492 p., nombr. ill. (TÜBINGER ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 31). Prix : 79,80 €. ISBN 978-3-89646-862-8.

Fondée à l'initiative de Manfred Hainzmann et Erwin Pochmarski à la fin des années 1980, la série consacrée aux « Provinzial-römischen Kunstschaffen » publiée au sein des *Tübinger Archäologische Forschungen* donne à connaître sa 31<sup>e</sup> livraison, aussi riche et diversifiée que les précédentes. Le thème qui donne sa cohérence au volume est d'actualité : étudier les monuments à travers lesquels on peut observer les « Migrationsprozesse oder zumindest temporäre Orstwechsel von Menschen über grössere Distanzen ». L'idée est d'autant plus intéressante que dans le monde romain, les déplacements de personnes sont constants, qu'il s'agisse de militaires qui font le tour du Limes, de cantonnement en cantonnement, de producteurs et négociants que leur métier entraîne aux quatre coins de l'Empire, eux-mêmes ou leurs préposés, de marins, d'artisans que leur compétence attire vers d'autres lieux, d'administrateurs et responsables officiels qui changent régulièrement de résidence, d'esclaves spécialisés au service de grandes familles ou de l'État romain. Les monuments qu'ils consacrent, les autels qu'ils dédient pourraient dès lors révéler quelque chose de leur identité et de leur provenance, structure, décor, ornements, dédicace, selon des modalités que les intervenants de ce colloque s'attachent à décrypter. Cela concerne les modes culturelles, les cultes, la mort, les habitudes de vie, les traditions familiales ou ethniques, aussi l'acculturation et les multiples façons d'accommoder les signes d'appartenance quant à l'*origo*, à l'environnement de vie et aux contraintes du milieu. Pas moins de trente-quatre contributions se distribuent en trois sections, autour de la mort, des cultes, et des objets et démontrent un intérêt soutenu et très vif pour cette matière originale. Je ne puis qu'énumérer quelques titres. D'emblée Thomas Knosala met le doigt sur les problèmes communs à toutes les représentations funéraires des élites sénatoriales et équestres, où il est question d'identité personnelle, de conscience culturelle et de statut social à concilier ou non avec des traditions formelles locales. Le Romain en province, ou le provincial à Rome formulent différemment leur adhésion à la romanité ou leur affirmation « étrangère », par conscience personnelle, adhésion

sodalitaire ou opportunisme de classe. À Carnuntum, Gabrielle Kremer analyse les motifs identitaires parfois très marqués de soldats et officiers, ce que l'on peut observer aussi en Dacie et Mésie, par l'iconographie et par les inscriptions. Dans d'autres cas, comme à Lyon, c'est le texte qui fait connaître les nombreux immigrants, rarement le décor, tandis qu'en Tarraconnaise, on constate une « dissémination » des modèles iconographiques et rituels chez les immigrants. À Aquilée, siège par position d'une population d'origine très variée, les critères formels classiques n'individualisent pas facilement les provenances, à cause notamment de la standardisation des modèles dans les officines locales de production de monuments. Mais on y constate aussi au IV<sup>e</sup> siècle une valorisation de symboles chrétiens qui uniformisent les identités au détriment des provenances physiques. Parfois, il est question d'identité collective où il s'agit autant d'appartenance à un corps d'élite que rattachement à une origine géographique, comme les archers d'origine syrienne de la *Cohors II Cyrrhestarum sagittaria* installée en Dalmatie. Mais *Surus* renvoie-t-il toujours à une *origo* bien précise ? La question posée ici à propos de *Celeia* touche à une vaste question d'onomastique en particulier servile, pour une conclusion prudente car les noms orientaux des esclaves sont bien connus en dehors de toute réalité géographique. Il n'en va pas de même pour la précision *civis Surus* analysée à propos de deux stèles typiques. Avec les commerçants, la mise en image de la prospérité par les attributs du métier passe souvent avant d'autres symboles, ce qui n'est pas moins intéressant comme le démontrent plusieurs communications. Toutes les variantes sont possibles en matière de choix funéraires, et les échanges et réciprocity entre traditions locales et importées, décelées à travers le décor et le texte inscrit, apparaissent finalement comme habituelles. Dans le monde funéraire, chaque individu et chaque famille créent très librement leur mode de donner à voir. Mais l'origine n'est pas souvent une priorité. Surtout quand l'individu entend démontrer et affirmer par l'image ou le texte quelque chose qui ne relève pas de convictions ou traditions personnelles mais plutôt d'ambitions sociales et d'usages collectifs. À Cologne, comme dans bien d'autres cas, « foreignness was not a topic on these gravestone ». « Tracing Foreign Identities » dans l'art provincial constitue dès lors un exercice difficile, voire aléatoire, chaque monument ayant ses spécificités et la plupart des signes disponibles en dehors des inscriptions ne renvoyant pas prioritairement aux origines de la migration. Mais on pourrait aussi retourner le problème. L'absence d'un répertoire formel spécifique de l'*origo* tendrait à montrer le poids de l'uniformisation culturelle romaine, en somme le succès de la romanisation, même s'il n'est plus de bon ton de le dire, et encore moins de l'écrire.

Georges RAEPSAET

Gérard MOITRIEUX, Nicolas MEYER et Diane CHAWKATLY-KRUG, *Metz et la cité des Médiomatriques*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2021. 2 vol. reliés, 23 x 28 cm, LXI-636 p., 8 cartes, ill., 426 pl. (NOUVEL ESPÉRANDIEU, VII). Prix : 150 €. ISBN 978-2877546799.

Une équipe importante puisqu'elle compte pas moins de trois auteurs, trois collaborateurs (F. Goubet, F. Mourot, J. Trapp) et trois contributeurs (S. Blin, J.-M. Demarolle, B. Schnitzler) nous livre le dernier paru des tomes du *Nouvel Espérandieu*, cet important outil de travail pour l'histoire et l'archéologie des provinces